JUBILÉ

DU

Professeur HENRI DOR

Lyon, 24 Mars 1912

VEVEY, 4 OCTOBRE 1835

VEVEY, 1860 — BERNE, 1867

LYON, 1876

LYON

A. REY, IMPRIMEUR - EDITEUR

4, RUE GENTIL, 4

—

1912

Les personnes qui n'auraient pas reçu de bulletin de souscription pour la médaille H. DOR, et qui désireraient un exemplaire en bronze de cette médaille, sont priées d'en faire la demande au Dr G. DUBREUIL, *53, rue de la Charité, Lyon*. Joindre à la demande un mandat-postal ou un mandat international de Vingt francs (20 fr.).

JUBILÉ

DU

Professeur HENRI DOR

JUBILÉ

DU

Professeur HENRI DOR

Lyon, 24 Mars 1912

VEVEY, 4 OCTOBRE 1835

VEVEY, 1860 — BERNE, 1867

LYON, 1876

LYON

A. REY, IMPRIMEUR - ÉDITEUR

4, RUE GENTIL, 4

—

1912

JUBILÉ

DU

Professeur HENRI DOR

---

24 mars 1912.

Le professeur Henri DOR a reçu, le dimanche 24 mars, un bel hommage de ses amis et de ses élèves qui fêtaient son soixante-seizième anniversaire, et lui offraient, en témoignage d'estime et d'admiration, une médaille à son effigie.

Les félicitations qui vinrent ce jour-là autour du Maître, de tous les points d'Europe, d'Asie, d'Afrique, d'Amérique et même du fond de l'Océanie montrent la place que cet homme a su acquérir dans son domaine d'activité ; et ses amis, de vieux amis de cinquante et quelques années, d'autres plus récents parce que plus jeunes, étaient assez nombreux autour de lui pour faire mentir cette parole de misanthrope : « rien n'est plus fréquent que le mot, rien n'est plus rare que la chose ».

Une plaquette d'AUBÉ a été offerte au Dr DOR ; cette œuvre, pleine de vigueur et d'une fermeté de facture remarquable, montrait à l'avers la belle tête du Maître, tête de médaille s'il en fut ; le revers représentait en allégorie la vie entière de cet homme qui a consacré son activité à écarter les ténèbres et à donner la lumière aussi bien à ses malades qu'à ses élèves : une figure de jeune femme repré-

sente la Science, écartant, devant les yeux d'un enfant étonné, les nuages qui cachent le divin rayon. Le statuaire a choisi comme fond du tableau le Rhône glissant entre ses quais, au pied du « plateau » comme l'appellent les Lyonnais et tel qu'on le voit de la demeure du Maître, dressée sur le versant de la moraine frontale du glacier du Rhône.

Les collègues et les amis du Dr Dor, créateur de l'ophtalmologie à Lyon, ont dit en très bons termes ce que fut sa vie et ce que furent ses œuvres.

Le professeur Rollet, président du Comité d'organisation, a rappelé la carrière du médecin et du savant; il a fait surgir, à la mémoire de tous, les mérites scientifiques de celui qui est venu apporter à Lyon l'étincelle de vérité qu'il avait cherchée dans toute l'Europe et qui a donné la vie à l'Ecole d'oculistique lyonnaise. Le professeur Herriot a présenté la médaille aux souscripteurs, faisant valoir en disciple fervent des Arts l'œuvre d'un statuaire dont l'âge n'a pas affaibli les qualités de vigueur qu'il a montrées dans ses grandes œuvres antérieures ; en qualité de maire de notre ville, il a rendu hommage au dévouement bienfaisant de celui qui, soutenu dans son œuvre par d'anciennes et fidèles amitiés, a ouvert la première policlinique ophtalmologique pour les indigents lyonnais.

Les confrères français et étrangers ont apporté leur tribut d'hommages à l'élève de de Graefe et de Donders, qui peut, maintenant, associer son nom à celui de ses Maîtres.

Les professeurs de Lapersonne et Chevallereau de Paris, Motais d'Angers, Truc de Montpellier ont dit ce que l'oculistique française devait à ce Maître, et rappelé la fondation, qu'il fit avec le Dr Meyer, de la *Revue générale d'ophtalmologie* qui depuis plus de trente ans, vit et prospère sous son égide.

Il fut encore prononcé des paroles « espérantistes » et

l'on s'étonnerait vraiment d'entendre parler une nouvelle langue à cet homme, si l'on ne savait que Dor écrivant et parlant sept ou huit langues vivantes et quelques mortes, mais désespérant de connaître les quelques cinq cents idiomes européens, n'eut résolu d'apprendre la nouvelle langue universelle. Aux professeurs Cohendy et Offret, apôtres de l' « esperanto », revenait le soin de louer l'élève devenu Maître et Président de Fédération, dans cette branche de son activité, et de lui apporter le cordial salut du Dr Zamenhof.

Enfin le professeur Renaut parla au nom des amis ; il fit vivre en quelques anecdotes familières l'homme toujours aimé que fut Dor, il le montra conquérant peu à peu l'estime, l'amitié, l'admiration et la dévotion de ceux qui l'approchaient ; il rappela le rôle de Dor, recteur de l'Université de Berne, organisant des ambulances en 1870, pour notre armée de l'Est réfugiée en Suisse, faisant la connaissance en ces heures douloureuses de quelques Lyonnais. Ceux-ci appelaient plus tard dans leur cité celui qui l'avait déjà visitée douze ans avant comme étudiant bénévole, pour y créer la science ophtalmologique encore inconnue chez nous. M. Renaut évoqua enfin les amitiés illustres qui accueillirent Dor et lui restèrent fidèles : Joséphin Soulary, Ollier, L. Tripier, pour ne parler que des disparus.

Il est impossible de donner ici une biographie de cet homme dont l'activité fouilla tant de coins différents ; quelques pages ne suffiraient pas à montrer ce qu'il fit comme médecin, comme professeur, comme amateur d'art, comme linguiste, etc... ; mais de lui qui ne cesse chaque année de parcourir la vieille Europe à la recherche d'une parcelle de vérité scientifique, partout où elle se manifeste, on peut dire qu'il apprit de tous et partout, qu'à tous et partout il enseigna ; afin que tous le comprissent, il

parla la langue de chacun et tenta encore de répandre dans le monde la langue universelle.

A son soixante-seizième anniversaire, il est encore en plein automne, car bien qu'il ait neigé sur sa tête, les œuvres qui sont d'ordinaire le fruit de l'âge mûr sortent belles encore et vigoureuses de son esprit et de ses mains et permettent de prévoir pour ce Maître les longues et fructueuses années, embellies par les souvenirs de ce qu'il a vu et de ce qu'il a fait, que lui souhaitèrent, il y a quelques semaines, ses très sincères et nombreux amis.

Allocution de M. Etienne Rollet

Professeur de clinique ophtalmologique
à la Faculté de médecine de Lyon.

Très honoré Collègue, cher Monsieur Dor,

Au nom d'un Comité, où se retrouvent les noms des savants français les plus éminents et des représentants les plus autorisés de l'ophtalmologie des deux mondes, j'ai le grand honneur et le vif plaisir de vous remettre cette plaquette.

D'autres que moi dépeindront vos qualités d'artiste, montreront votre activité d'espérantiste, de polyglotte, de journaliste, d'anthropologiste, voire même de chrysanthémiste ; laissez-moi, en une esquisse à traits rapides, rappeler votre labeur, votre vie scientifique.

Rassurez-vous, je ne ferai pas votre panégyrique, je dirai seulement, dans ce milieu familial et amical, ce que vous fîtes et, qui sait, d'aucuns vont peut-être l'apprendre !

Fils d'universitaire, vous êtes né à Vevey ; mais les vôtres, lors de la révocation de l'édit de Nantes, avaient émigré d'un petit pays de l'ancienne France, Vallis Romana,

le Valromey, où campèrent les Sarrasins, suivant la brumeuse légende, et d'où sortirent des vaillants et des savants.

Plusieurs de vos enfants ont repris la nationalité française et vous êtes venu vous fixer à Lyon, revenant ainsi à votre patrie et même à votre contrée d'origine, puisque vous avez scellé votre demeure sur la moraine frontale du grand glacier du Rhône, qui couvrait les vallons de la rivière d'Ain.

Nous fêtons aujourd'hui votre quinzième lustre, mais combien il est intéressant de nous reporter à plus d'un demi-siècle en arrière.

Vous voici jeune étudiant aux temps héroïques de l'oculistique. Helmholtz vient de découvrir son merveilleux instrument, l'ophtalmoscope, et vous vous adonnez, en pleine renaissance ophtalmologique, à cette science nouvelle et si prenante qui unit les qualités de l'artiste et du savant : vous êtes l'élève préféré de de Graefe.

Le gros chapitre des amauroses de Mackenzie s'est vivement éclairé, vous voyez la papille blanche du fond de l'œil, vous pouvez dessiner ce nerf optique obstrué dans la goutte sereine, disait Astruc, par les esprits que le virus a épaissis : c'est la cérébroscopie.

Mais il ne vous suffit pas de suivre les leçons des grands maîtres en oculistique de Berlin, de Vienne et d'Utrecht : de Graefe, de Jaeger, Arlt et Donders ; vous êtes l'élève de Virchow et de Kœlliker.

Vous suivez le flot montant et tumultueux des connaissances nouvelles et vous êtes ainsi entraîné à Prague, chez Pitha ; à Edimbourg, chez Simpson ; à Paris, chez Nélaton ; à Lyon, où se signalent les duellistes de l'Antiquaille. Ce vieil hôpital est le foyer d'ardentes polémiques qui passionnent le monde médical ; vous y étudiez la maladie mystérieuse dont le cycle vient d'être rigoureusement déterminé par mon père.

Sans trêve et sans fatigue, votre curiosité vous a poussé non dans l'obtention de diplômes, mais dans la fréquentation de tous les centres de découvertes retentissantes. Ce sont les progrès si étonnants et l'essor de l'ophtalmologie qui vous captivent; vous aimez la vivisection sans l'aide du scalpel. Apôtre de l'ophtalmoscopie, vous allez en divers pays vulgarisant la doctrine, et le major de l'Hôtel-Dieu Desgranges devient ainsi votre disciple.

A trente-deux ans, gardant le goût de vos hautes fréquentations scientifiques et muni d'un bagage considérable, vous voilà professeur à l'Université de Berne. Entre temps vous administrez l'Ecole dont vous êtes soit le Doyen, soit le Recteur; vous êtes l'un des fondateurs de la Société d'Ophtalmologie de Heidelberg, on vous y a vu trente fois en trente-sept années.

Puis arrive une époque où vous honorez non seulement votre patrie d'origine, mais encore votre grande patrie d'adoption. Nous sommes aux heures terribles de la guerre: vous êtes nommé directeur de la 2e ambulance, chargé de soigner les soldats de l'armée de Bourbaki. Votre conduite vous vaut une proposition pour la Légion d'honneur. L'attente a été longue, mais le Ministre des Affaires étrangères, nous le savons, va signer bientôt votre nomination.

En 1876, vous voilà fixé à Lyon, à la Boucle, et votre expérience clinique vous permet d'écrire une série de mémoires.

Dans votre travail sur l'hygiène oculaire des collégiens, en 1878, vous avez insisté sur le péril myopique, la nécessité d'un bon éclairage, d'un mobilier scolaire. Vous remémorez-vous votre visite au Lycée? Celui qui vous parle se rappelle l'entrée inopinée, en classe de troisième, d'un monsieur en redingote noire, longs cheveux et barbe grisonnante, portant des tableaux à signes cabalistiques sous les bras et des miroirs aux mains. Ce n'était pas l'inspec-

teur d'Académie aux interrogations toujours redoutées, c'était l'inspection oculistique, organisée de tous côtés aujourd'hui, et dont vous étiez ainsi l'un des promoteurs.

Je pourrais citer vos travaux sur des questions toutes à l'ordre du jour actuellement : les cataractes diathésiques, la vision chromatique, l'ophtalmotonométrie.

Mais je m'arrête et je ne veux pas soumettre plus longtemps votre modestie à une rude épreuve. Votre aspect nous réconforte, car vous êtes la santé morale et physique, avec toute une jeunesse de cœur et une fraîcheur de sentiments.

Regardez, avec votre sensibilité artistique, votre médaille, vous y trouverez la tête de Christ du Hongrois Munkaczy. Cette plaquette vous orientera vers tout votre intéressant passé.

Quant à nous, nous retrouverons fidèlement exprimé par le bronze le clair et franc visage d'un ami, d'un doyen vénéré. Nos sympathies se sont réunies pour vous offrir ce souvenir et toutes les mains vont encore se tendre vers vous, applaudissant ainsi un homme de bien.

De tous les témoignages qui vous sont apportés aujourd'hui, aucun ne vous était plus dû que celui des ophtalmologistes que je représente ; aucun n'est plus sincère ni plus cordialement affectueux.

Allocution de M. Edouard Herriot

Maire de Lyon.

Mon cher Docteur,

Lorsque votre famille m'a fait le touchant honneur de m'inviter à cette cérémonie, j'ai d'abord pensé qu'elle voulait simplement associer à sa joie la ville de Lyon, la ville de ses maîtres et amis, Amédée Bonnet et Rollet,

Chauveau et Arloing. L'un des caractères de votre carrière, c'est l'originalité. Votre culture si étendue, vous l'avez empruntée à des pays différents. Mais, pour patrie d'adoption, vous avez choisi la France. Vos ancêtres furent jadis touchés par cette dure épreuve de la Révocation qui, si elle a jeté les uns dans une rancune aigre et mesquine, inspira à certaines âmes nobles un sentiment très pur de regret et d'affection. Et, dans la France, vous avez choisi cette cité qui s'honore d'avoir abrité vos efforts.

Cependant, c'est une tâche plus précise que vos amis m'ont confiée. Ils m'ont chargé de remettre en leur nom cette plaquette où votre image demeure fixée. Vous avez aimé la science, mais vous avez trouvé très près de vous de fortes raisons pour aimer aussi la beauté. Sur cette médaille, le sculpteur Aubé a gravé vos traits, doux et fins. Quel plus noble artiste? N'est-ce pas lui qui a glorifié la charité et le courage? N'est-ce pas lui qui a dressé sur une place publique la statue où Gambetta revit, encadré de quelques phrases qui semblent des strophes ou des ailes? Je me rappelle le jour où la démocratie française blessée vint, au pied de ce monument, chercher un réconfort et comme un refuge.

Il a représenté cette terrasse qui vous est familière, un coin de cette demeure qui semblait si bien faite pour votre travail et vos méditations. D'un côté, au sommet de ces ruelles qui semblent être des lits de torrents desséchés, vit notre vieille Croix-Rousse, l'un des asiles les plus honorables du travail humain et de sa vieille compagne, la douleur. De l'autre côté, par delà ce Rhône qui est l'artère essentielle de notre ville, par delà ce fleuve que Quinet entendait gronder sous les murailles de son lycée, des espaces infinis s'étendent, horizon admirable pour élargir et apaiser nos pensées. C'est sur ce paysage que se sont fixés les regards d'un Puvis de Cha-

vannes; c'est lui, peut-être, qui a conseillé à la belle âme de notre Camille Jordan sa grandeur et sa sérénité. C'est lui, sans doute, qui a vivifié le talent de celui qui eût été le plus digne de vous adresser aujourd'hui un hommage : je veux parler de Joséphin Soulary, que vous avez tant aimé.

Une médaille, c'est, dans l'art, ce qu'est un sonnet dans la poésie. Je loue notre artiste d'avoir si bien résumé vos travaux. Il a représenté la Science sous l'aspect d'une femme jeune et saine, droite et vigoureuse, sans mignardise. Sous son geste, qui console et protège, il a placé l'enfant guéri par ses soins, cet enfant que nous avons tous connu, mais vous bien plus que nous encore, cet enfant aveugle dont la gaîté navre. Et les impressions que ressent ce jeune être rendu à la lumière, ces impressions que les savants ont décrites et qu'un musicien comme Wagner a traduites divinement, le sculpteur les a résumées dans une attitude charmante; il semble que cet enfant, placé tout à coup en face de la nature, s'intimide et ressente d'abord une peur à la vue de tant de beauté.

Post tenebras lux. C'est la devise de votre labeur. Permettez-moi de dire aussi que c'est, je le pense du moins, le résumé de vos croyances. Votre curiosité d'esprit et votre active bonté se sont étendues bien au delà de votre spécialité : nous vous avons vu associé à tout ce qui doit élargir le cercle de la science humaine et de l'humaine fraternité. Il y a des aveugles de toute sorte ; peu à peu, il faut travailler à les éclairer. Vous croyez que, si le progrès moral n'agit pas aussi régulièrement que le progrès scientifique, il fait son œuvre lui aussi. Vous pensez que, si la lumière ne touche encore que les sommets, elle descendra de jour en jour vers les plaines. Vous vous êtes uni à toutes les œuvres qui veulent apprendre aux hommes à se mieux connaître et à se mieux aimer. Aussi vous avez

mérite de voir donner pour emblème à votre vie ces mots qui rappellent le noble cri de Gœthe.

Nous garderons donc tous avec joie cette médaille, si heureusement conçue et si fidèle. Et, tandis que nous vous verrons, pendant de longues années encore, vous mêler à nous avec vos allures si jeunes, si actives, si simplement familières, ce petit chef-d'œuvre précisera pour nous tous les droits que vous avez à notre affection et à notre respect.

Allocution de M. de Lapersonne

Professeur de clinique ophtalmologique
à la Faculté de médecine de Paris.

Mesdames, Messieurs,

La clinique ophtalmologique de la Faculté de Paris a voulu s'associer à ses sœurs de Lyon, de Montpellier pour rendre un juste hommage au professeur Dor, et c'est le tribut de respect et d'admiration de nombreuses générations d'élèves que je suis venu lui apporter. Tous le connaissent par ses travaux et savent apprécier les grands services qu'il a rendus à la science et à la pratique ophtalmologique. Aussi c'était un devoir pour celui qui occupe actuellement cette chaire de s'unir aux amis, aux élèves, aux admirateurs de notre vénéré confrère pour fêter son jubilé.

Mais pour venir au milieu de vous, aujourd'hui, j'avais encore d'autres raisons plus personnelles et plus intimes.

Mon regretté maître Panas aimait et estimait profondément le professeur Henri Dor et je suis certain qu'il était payé de retour. Ces deux hommes étaient d'ailleurs admirablement faits pour s'entendre. C'était chez tous les deux la même conscience du devoir à accomplir, la même pro-

bité scientifique, la même colossale érudition, la même documentation puisée aux meilleures sources françaises et étrangères, le même bon sens clinique.

Lorsque j'eus le grand honneur de succéder à Panas, M. Dor, qui m'avait toujours témoigné beaucoup de bienveillance, voulut bien reporter sur moi une part de l'amitié qu'il avait pour mon maître : il m'en a donné depuis de nombreuses preuves.

Je me souviens avec émotion des encouragements qu'il m'a donnés lorsque j'assumai la lourde charge de la direction de la clinique de l'Hôtel-Dieu. Bien plus, il m'a associé aux joies de sa famille en me demandant d'être l'un des témoins du mariage de son fils, Louis Dor.

C'est pour toutes ces raisons que je suis heureux de lui exprimer aujourd'hui mes sentiments d'affectueuse reconnaissance et de profond respect.

Allocution de M. Motais

Professeur
à l'Ecole de médecine d'Angers.

Mesdames,
Mon cher et éminent Collègue,
Messieurs,

Je ne m'attendais pas à prendre la parole dans cette solennité. Mes collègues du Comité l'ont voulu.

Ils ont eu tort assurément pour vous qui m'entendrez ; peut-être ont-ils eu raison pour quelques groupements que je puis représenter dans cette belle fête.

Mais, dans une allocution presque improvisée, je ne pourrai qu'exprimer très simplement les sentiments que j'éprouve pour notre récipiendaire. Ah ! si le proverbe était toujours vrai, cette expression me serait bien facile.

N'avez-vous pas remarqué, Messieurs, qu'au cours de ces dernières années, lorsqu'il s'agit de rendre un solennel hommage à de hautes personnalités ophtalmologiques, c'est vers la grande cité lyonnaise que nous nous dirigeons?

Il y a quelques années, en effet, attristés par notre deuil, pleins de respect et de regrets, nous inaugurions le buste du professeur Gayet.

Aujourd'hui, avec le même respect, mais tout heureux du magnifique épanouissement de votre verte vieillesse, c'est vous, cher et vénéré Collègue, que nous fêtons. Je connais trop la sereine compréhension qui est la vôtre des choses de la Science et de l'amitié pour ne pas être assuré que ce rapprochement de notre hommage passé et de notre hommage présent ne vous soit agréable.

A vrai dire, lorsque le Comité me fit l'honneur et la joie de m'inscrire parmi les initiateurs de cette solennité, ma première impression fut celle de la surprise.

Comment, un tel hommage ne vous avait donc pas été déjà rendu ?

Nous vous connaissions depuis si longtemps avec cette belle et noble physionomie qui vous est si caractéristique, avec ces lèvres au sourire si fin qui savent admirablement apprécier d'un mot les œuvres d'art comme les œuvres de science ; avec ce large front auréolé de cheveux blancs ;

Nous savions depuis si longtemps que vous étiez entouré d'une atmosphère de haute estime professionnelle, d'admiration pour votre vaste science que vous prodiguez généreusement autour de vous, d'affectueuse reconnaissance pour la bonté qui émane de vous tout entier !

Nous savions tout cela et il était manifeste que depuis longtemps aussi, dans l'esprit et le cœur de vos collègues, l'hommage complet de respectueuse déférence des jeunes, d'estime et d'amitié de vos contemporains, de profonde sympathie de tous, vous était pleinement rendu.

Et, pour se rendre compte que la réalisation matérielle n'en avait pas eu lieu, il fallait vraiment réfléchir un peu.

Nous en conclurons que pour vous, cher et éminent Collègue, cette grandiose manifestation n'est point le fait, comme pour tant d'autres, d'un mouvement d'enthousiasme plus ou moins artificiel. C'est un fruit superbe, tout gonflé des sucs de la science et de l'amitié, qui tombe naturellement, en pleine et savoureuse maturité, de l'arbre de votre vie.

En présence de ce magnifique couronnement de votre carrière, très brillant par le nombre et la qualité des personnalités qui s'empressent autour de vous, par sa spontanéité et son unanimité véritablement dignes de vous, nous ne vous en voudrons pas d'éprouver quelque émotion ; quoi qu'on en ait dit, la joie ne fait ni peur ni mal.

Et si vous vous sentiez faiblir quelque peu sous le poids de cette heureuse journée, n'auriez vous pas ici, tout près de vous, un bras jeune et vaillant sur lequel votre science et votre cœur paternel s'appuieraient en toute sécurité et non sans une légitime fierté?

Je ne reviendrai pas sur votre œuvre scientifique. Justice lui a été rendue par des collègues autorisés.

Mais si l'Ophtalmologie tout entière vous est reconnaissante, il en est une partie qui vous revendique hautement, c'est l'*Ophtalmologie Provinciale*, à laquelle le nom des deux Dor est attaché.

Que nos collègues de Paris ne croient pas ici à une sorte de scission ou de séparatisme.

Non, Paris est et reste notre centre intellectuel.

J'ajouterai que, si la Province Ophtalmologique a pris cet essor qui lui permet de voler de ses propres ailes et d'être quelqu'un, c'est précisément parce que Paris lui fut un excellent maître.

Au nom de cette œuvre de décentralisation, c'est-à-dire d'expansion scientifique, que nous avons entreprise, à laquelle nos plus éminents collègues de province nous ont fait l'honneur de s'associer, à laquelle aussi nos collègues les plus éminents de Paris nous ont fait l'honneur de collaborer ; au nom de l'*Ophtalmologie Provinciale*, je salue celui qui a bien voulu lui apporter l'appui de son autorité et l'éclat de son nom.

Dans cette fète de famille, un autre de nos groupements, le *Syndicat Général des Oculistes français*, ne veut pas non plus être oublié.

Au point de vue strictement légal, ce fut peut-être une petite irrégularité de vous inscrire parmi nous. Nous n'en avons nul remords, au contraire.

Vous êtes resté fidèle à votre pays d'origine, ce qui est tout à votre honneur.

Mais depuis plus de trente ans, vous avez tant apporté, à votre pays d'adoption, de votre intelligence, de votre cœur, de votre universel renom, que la France ne pouvait, sans ingratitude, vous exclure d'une œuvre française.

Telle fut la pensée de tous nos collègues, mon ami très cher et trés vénéré.

En leur nom à tous, permettez-moi de serrer avec effusion la main du Maître qui, dans toute sa longue carrière, sut être le haut exemple et la gloire très pure de notre belle profession.

Allocution de M. H. Truc

Professeur de clinique ophtalmologique
à la Faculté de médecine de Montpellier.

Cher Collègue et Ami,

On a déjà dit, avec conviction et en termes choisis, le

bien que nous pensons de vous, à tous égards : personnel, familial, professionnel, scientifique et même espérantiste.

Pourrai-je affectueusement, y ajouter encore ? Je veux au moins redire un mot de deux œuvres qui vous sont particulièrement chères.

L'une est votre *Revue Générale d'Ophtalmologie,* fondée avec votre ami Meyer en 1882, à la fois si modeste et si utile qu'elle a conquis d'emblée, et conservé depuis, une place distinguée chez les oculistes français et étrangers. C'était jadis ma revue spéciale de prédilection et, avant d'en devenir avec vous et Rollet le co-directeur *in partibus,* j'en étais le fidèle abonné et le lecteur très assidu. Votre connaissance des langues, votre labeur et votre esprit scientifique ont enfanté la Revue Générale. Elle a prospéré sous votre direction. Elle restera sous votre égide.

L'autre œuvre, chère entre toutes et véritable grand'-œuvre, c'est votre famille même, c'est pour nous votre fils Louis.

Je le connais depuis près de trente ans. Quand j'étais prosecteur à notre Faculté, chargé de conférences anatomiques, je le remarquais déjà parmi mes auditeurs bénévoles et je l'ai toujours suivi depuis, cordialement. Il a pris de vous le polyglottisme, le labeur professionnel, l'esprit scientifique et une pointe d'originalité féconde. Sa réputation s'affirme parmi nous et déjà dépasse les frontières. Grâce à tous deux, le nom de Dor ne sera pas oublié et restera dans l'ophtalmologie comme un symbole de science avisée, de pratique alerte, d'incessant labeur, de succès mérité.

L'homme vit par lui-même et se perpétue par ses propres œuvres. Vous avez vécu, cher ami, dignement, l'esprit et le cœur ouverts, la conscience droite ; vous vous perpétuerez noblement par vos travaux, votre Revue,

votre belle famille et votre grand fils dans l'estime générale et l'universelle sympathie.

Allocution de M. Cohendy

Professeur à la Faculté de droit de Lyon.

Kara Prezidanto,

Se mi permesas al mi paroli post tiuj famaj majstroj, kiuj jus alportis al vi la internacian oferdonon de sia admiro, ĝi ne estas por glori, unu fojon plie, viajn sciencajn titolojn. Tiuj sciencistoj tion faris kun kompetenteco, kiun mi ne povas atingi.

Sed vi havas aliajn rajtojn je nia dankeco, aŭ pliĝustadire, je dankeco de miloj, de centmiloj da esperantistoj nun disloĝantaj en la tuta mondo. Estas en ilia nomo, kaj kiel vic-prezidanto de la Lyon'a esperantista grupo, ke mi hodiaŭ alportas al vi la oferdonon de niaj dankemo kaj respektego.

Efektive, de la tago, jam malproksima, kiam mia bonega amiko kaj kolego ĉe la Universitato, profesoro Offret, fondis en Lyon, antaŭ dek jaroj, la esperantistan grupon, kies li ĉiam estas la ĝenerala sekretario, vi estis el la unuaj, kiuj respondis al lia alvoko.

Kaj, de tiu tempo, vi estas la pioniro, la nelacebla pioniro de tiu lingvo mirinde klara, simpla, logika, kiun oni nomas Esperanto, kaj kiu iĝos la helpa lingvo baldaŭ parolota de ĉiuj civilizitaj popoloj.

Por vi mem, vi ĝin ne bezonis. Vi flue parolas kaj skribas la germanan, anglan, italan, hispanan, svedan, iomete la holandan, grekan, rusan, danan lingvojn ; kaj kiujn ankoraŭ? Mi ne scias! Tiuj modernaj lingvoj estas por vi tiel familiecaj, ke ŝajne vi ĉiam parolas vian patran

lingvon en la plej malproksimaj landoj, kien vin alvokas via mondfameco de sciencisto kaj praktikisto.

Vi do povis, se vi nur estus zorginta por vi, flanklasi Esperanton. Sed, en tiu fako, same kiel en aliaj, vi zorgis pri la aliuloj. Via sindonema koro komprenis ke la fremdaj lingvoj estas malfacile akireblaj de ĉiuj — ili estas multego — kiuj havas nek tempon, nek necesajn rimedojn por ilin lerni kaj persiste studi. Nur por tiuj ĉi, vi igis vin defendanto, apostolo de Esperanto, kaj je la sesdeksesa aĝo, kun fervoro — kiun envius multaj junuloj — vi vin ĵetis en la bataladon.

Kaj, de post dek jaroj, vi dismultigis vin. Ne kontenta ke vi samtempe estis Prezidanto de nia Lyon'a esperantista grupo, vicprezidanto de la « Franca Societo por propagando de Esperanto », — vi plie kreis, kaj vi prezidas tiun « Tutmonda Esperantista kuracista Asocio » kiu, nedubeble estas unu el niaj plej belaj internaciaj esperantistaj institucioj.

Ĉien vi iris, diskonigante la bonan parolon, portante alte kaj fiere la verdstelan flagon, ne ŝanceliĝante en via fido por Esperanto. Kaj tiu fido enpenetris nin.

Ni alvenis pli kaj pli multaj, por nin grupigi cirkaŭ vin, kiel cirkaŭ amatan kaj respektatan estron.

Tuta Franclando, la tuta mondo vin aklamadis, kaj via nomo iĝis nedisigebla, en la koro de la Esperantistoj, de la nomo de la kreinto de Esperanto, doktoro Zamenhof.

Allocution de M. J. Renaut

Professeur d'anatomie générale et histologie
à la Faculté de médecine de Lyon.

Mon cher Dor,

C'est maintenant au nom de vos amis qu'à la place de

Chauveau, retenu loin de nous, je dois vous parler à la fin de cette belle journée. Je n'essayerai donc point d'ajouter rien, à propos de cette haute science ophtalmologique où vous êtes un maître, à ce que vous ont dit tout à l'heure ceux qui la connaissent si bien, tandis que moi j'y demeure un simple ignorant : ce qui fait précisément que depuis plus d'une heure j'écoute seulement, et en écoutant j'admire et je vous admire. Descartes n'a-t-il pas dit, en effet : « Nous n'admirons que ce qui nous paroist rare et extraordinaire; et rien ne peut nous paroistre tel, que parce que nous l'avons ignoré[1]. »

Mais Descartes ajoute un peu plus loin, à propos de l'homme qui suscite l'amitié des autres hommes : « Quand on l'estime à l'égal de soy, cela se nomme *amitié;* et lorsqu'on l'estime davantage, la passion qu'on a peut estre nommée *dévotion*[2]. »

Eh bien ! mon cher Ami, laissez-moi vous dire que le grand philosophe avait non seulement raison sur les trois points, ici comme toujours; mais qu'en outre et en établissant cette règle de progression dans le sentiment affectif, on dirait vraiment qu'il ait tiré votre horoscope et prévu votre vie. Car si présentement vous possédez tant d'amis, d'admirateurs tous sympathiques à vous, d'hommes de science aussi, profondément dévoués à votre personne et rendant un tel véritable culte à vos idées, n'est-ce pas en somme parce que votre vie entière a satisfait, d'un bout à l'autre, à ce que nous pourrions appeler — cette fois hors de l'algèbre — la « règle de Descartes »? Cela m'apparaît certain, mais je me suis demandé autre chose :

L'amitié de tant d'hommes et tellement divers, durant plus de trente-cinq ans de votre vie où j'ai pu la suivre

[1] *Les Passions de l'Ame*, par René Descartes, Paris, J.-B. Loyson, 1650, p. 101.

[2] *Ibidem*, p. 111.

sur ce terrain, il faut le dire, un peu difficile de notre bonne ville de Lyon, comment l'avez-vous et d'emblée conquise ? L'admiration, comment l'avez-vous si vite forcée ? Comment l'avez-vous si aisément confirmée, et imposée enfin sous forme d'une réelle dévotion à toutes vos idées ? — C'est ce que je veux essayer de dégager ; car cela fera sans doute mieux votre éloge et ira plus droit à votre cœur, j'espère, que des congratulations sans réelle portée.

Quand j'arrivai à Lyon en 1877, très peu après que vous-même y étiez revenu de Berne, vous aviez tellement et si vite conquis l'esprit et le cœur de notre grande ville, que ma première impression fut que j'avais affaire en vous à un vieux Lyonnais.

Je ne me trompais pas autant que je commençai par me l'imaginer. Votre succès ici, vos amitiés lyonnaises si nombreuses et si rapidement acquises et venant à vous de tous les milieux : tout aussi bien de ces anciennes familles traditionnellement prévalentes et si honorées ici telles que les Richard-Cottin, les Vignon et il faudrait en nommer d'autres, que de nos hommes de science et de nos artistes, ces amitiés-là, et non moins celles des plus humbles, avec l'universelle estime et la confiance de tous, vous aviez, mon cher Dor, en réalité payé d'avance pour les avoir. N'étiez-vous pas en effet, pour toute cette génération de Lyonnais qui vous accueillit ainsi, à vrai dire un ancien Lyonnais ? Qui ne se souvenait ici de ce jeune docteur, déjà plus que notoire comme ophtalmologiste, lequel en 1858, venait demander, à l'Ecole dont le maître Amédée Bonnet était le chef illustre, un complément de connaissances en médecine générale que sa modestie avait jugé indispensable ? Car vous n'aviez point du tout passé inaperçu. Comme volontaire, vous aviez pris rang parmi les externes, un instant même parmi les internes de nos hôpi-

taux. Et nul, davantage encore, n'avait après 1870, le droit d'oublier, ici, ce que le jeune et brillant professeur de l'Université de Berne avait fait pour nos soldats malades ou blessés, pour tous ces membres épars et souffrants d'une armée française vaincue, et — comble de disgrâce — oubliée parmi le peu de ce que sauvegardait le préliminaire du hâtif traité qui faisait la paix. Ces gens-là, vous les aviez accueillis, d'emblée, en véritable membre de la grande famille française et en vrai petit-neveu de ce général Lallemand, qui fut un pur héros français du premier Empire. Si bien que, lorsque tout fut fini, il semblait qu'un esprit héréditaire soufflât en vous pour vous incliner vers la France : puisque ce n'était pas vers cette Allemagne victorieuse et à laquelle vous deviez tant de votre culture que vous songiez à vous tourner, mais bien vers notre France vaincue comme vers une réelle patrie : Mère désormais douloureuse et qui n'avait rien à donner !

De fait, mon cher Ami, vous étiez le fils d'une très authentique lignée française, exilée pour la cause la plus noble qui soit, puisque ce fut celle de la fidélité à sa religion. Pouvait-elle, en ce cas, avoir oublié sa patrie première, en cette patrie nouvelle de votre Vevey Vaudois où, depuis l'origine même de la civilisation, toutes les traditions se sont maintenues tellement pures ? Pures au point d'étonner un jour l'un des plus grands sceptiques, l'un des plus réellement français aussi des esprits que je connaisse. Le chevalier de Boufflers n'écrivait-il pas un jour à sa mère qu'il fut stupéfait de rencontrer à Vevey, avec tout l'esprit que Voltaire avait comme soufflé sur la contrée, tout l'ensemble, inattendu pour lui certainement, de ce qu'il appelle les Vertus aimables. « Nous y voyons, disait-il, plus d'honnêtes gens dans une ville de 3.000 habitants, qu'on n'en trouverait dans toutes les villes des provinces de la France ». Et il ajoutait : « Sur trente ou

quarante jeunes femmes ou filles, il ne s'en trouve pas quatre de laides et pas une catin[1] » Oh ! de la part de Boufflers, quel éloge !

C'en était un vrai, surtout à cette époque-là, pour cette jolie ville. Et ce fut pour vous, mon cher ami, une rare bonne fortune que d'y naître plus tard. Surtout en fut-ce une d'y être élevé par un père tel qu'était le vôtre. Je considère comme une bonne fortune d'avoir pu saluer à diverses reprises chez vous M. le pasteur Dor, grand chrétien s'il en fut, l'un des plus nobles éducateurs aussi de jeunes hommes de son temps, et qui, je crois bien, eut en vous, son fils, le meilleur de ses élèves. Votre mère, de son côté, et selon la gracieuse tradition de son pays, devait vous en léguer le charme héréditaire : ce charme devenu en vous, naturellement, masculin, mais tel que, sans jamais vous avoir connu, le grand peintre Munkaczy le réalisait dans la figure du Christ devant Pilate si exactement frappée à votre effigie, que les bonnes gens du peuple de Lyon, défilant devant la belle gravure, alors nouvelle, que chacun connaît, tour à tour répétaient : « C'est le grand oculiste, le professeur Dor, qui a certainement servi de modèle au peintre ! »

Les bonnes gens de Lyon, oui ! ils vous connaissaient et ils vous aimaient; car les premiers conquis par vous furent d'abord les simples. Vous leur aviez rendu tout de suite, et de vraie bonne grâce, des services qu'ils avaient en vain demandé à d'autres durant des années. Je dirai même, et ici sans paradoxe aucun, que ce sont avant tout les aveugles qui vous ont découvert les premiers. Ne leur aviez-vous pas restitué bonne vue ? Et d'ailleurs, en toute occasion, vous couriez droit à eux, c'est-à-dire droit à l'œil malade : où, d'ailleurs, qu'il se rencontrât, fût-ce au

[1] *Œuvres de Boufflers*, nouvelle édition, Paris, 1792, p. 34.

coin d'une rue ! Vous souvenez-vous ? Vous ne me connaissiez alors guère ; pressé, vous couriez après l'omnibus. Et je passais « traînant le pié », mon mouchoir tamponné sur un œil aveuglé par un grain de sable. En un instant vous m'avez rejoint, poussé dans une boutique où, d'un glissement de votre anneau d'or, vous me libérez la paupière. Et vous voilà reparti courant. Vous aviez manqué sans doute votre rendez-vous ; mais moi, je n'ai jamais oublié, après m'être dit tout de suite « voilà un brave homme ». Ainsi avez-vous fait pour conquérir l'amitié universelle des gens simples, c'est-à-dire de tout le monde à Lyon, où chacun vous trouva très vite au moins son égal en réelle bonté.

Il est maintenant aisé de comprendre comment, avec cela, vous avez conquis l'admiration. Qui que ce fût, en vous approchant, reconnut quelque qualité que lui-même n'avait point ; aussi réunîtes-vous autour de vous facilement les intelligences de cette ville. Que vis-je, en arrivant, en ces réunions charmantes où vous m'admettiez de suite et qui se tenaient en ce vieil et magnifique hôtel qu'est le n° 10 de la rue du Plat, pur chef-d'œuvre de l'un de nos plus illustres architectes et cadre adéquat à de telles fêtes de l'esprit ? Rien que des hommes éminents qui vous aimaient et vous admiraient en même temps; car chacun d'eux distinguait aisément en vous, tant votre haute culture apparaissait étendue, quelque qualité manquant à lui-même. Qui faut-il nommer parmi tant ? Deux savants artistes, les frères Tripier; Louis Lortet et son frère, le charmant peintre de nos montagnes : Lortet, qui fut trente ans l'âme, en somme le meilleur pilote de notre Faculté en marche vers ses destinées plus qu'enviables et qui, vous amenant à Lyon, vous aurait voulu pour elle bien plus près encore. Puis c'étaient des amis comme Appleton le père, Chabalier le père, Berne parfois ; Paulet

qui fut un grand anatomiste ; Soulary, maître du Sonnet, Chenavard, maître du Symbole ; Ollier et Chauveau qui, sans épithète, furent maîtres et grands. Et devant ces hommes-là, R. Lépine, préludant déjà à ses hautes destinées, s'inclinait modeste, comme de coutume ; le pauvre Arloing, Pierret et moi-même, nous nous sentions de petits garçons. Ces hommes-là, vous les aviez conquis par le charme, puis par l'admiration qu'imposait à tous votre maîtrise à la fois si jeune et déjà si fortement établie. Et vous les teniez non moins, par l'émotion suscitée en eux par la simple et délicate noblesse de votre vie.

Cette émotion-là, c'était surtout en votre demeure de la Boucle que chacun d'entre nous la ressentait plus profondément, et nos jeunes femmes bientôt avec nous. Au haut de ce large et long escalier sans rampe creusé dans le vif de la falaise, et le seul tel que jamais j'aie monté dans ma vie avec une vraie joie, on trouvait une maison fleurie. Et dedans, à côté de vous, l'incomparable grâce de votre chère femme qui devait manquer si vite à vous et à tous ; la beauté juvénile de vos trois filles échelonnée en son degré de floraison déjà parfaite chez l'aînée : cette superbe et charmante Thécla que j'aimai tant voir si heureuse au bras de mon éminent ami Stilling, et que je revois aujourd'hui — oh ! combien tristement — sa jeune veuve douloureuse ; votre fils Louis aussi, mon petit ami d'alors, ensuite l'un de mes plus chers élèves, et que j'eus tant de plaisir un jour à voir revenir dans mon service en tenue de soldat français. Là, dans cette maison où, comme dit le poète « tout était ordre et beauté », je reporte en pensée, comme vous le disait pour lui-même notre Grand Maître à tous et ami Chauveau, les meilleures de mes heures de jeunesse lyonnaises. Car aucun terme ne saurait exprimer le charme de ces heures-là, où rien ne pouvait épuiser les réserves d'accueil et d'intelligence qui s'y dépensaient, sans

compter, aux quatre vents de l'esprit pour ainsi dire. Et de la sorte votre intime foyer fut aimé et admiré par tous et par toutes.

Ainsi, mon cher Dor, le cercle de vos amitiés se forma, s'agrandit et se resserra tout à la fois. L'admiration que vos amis avaient pour vous ne fit que se confirmer avec le temps; puis elle déborda progressivement et régulièrement à partir du centre, ainsi qu'un flot doux et puissant qui s'épand au loin et atteint aujourd'hui comme la berge même du champ scientifique.

Jusqu'où va-t-elle maintenant? Cela serait long et difficile à dire. Il vaut mieux en donner l'idée avec des exemples. D'où nous vient l'adhésion de M. le Dr Hogg, parvenue jusqu'à nous par une voie si complexe, qu'un instant votre Comité désespéra de la remonter? De Tasmanie tout simplement, c'est-à-dire du seuil même des terres antarctiques habitables! Quand j'étais petit enfant, je savais en tout et pour tout qu'il y avait là des sauvages terribles. Et c'est de ce confin même du monde que vous arrive maintenant une admiration. Plus près de nous, mais encore bien loin, sur la terre d'Egypte où mon ami et le vôtre, votre élève et aussi le mien, Son Excellence Eloui Pacha pratique la science que vous lui avez enseignée à Lyon, cette admiration, comment s'exprime-t-elle? Cette fois-ci et sensiblement à l'orientale, par le significatif hommage... d'un *encensoir d'argent* avec inscriptions arabes dorées. Sommes-nous ici bien-loin de cette dévotion de l'amitié que le vieux maître Descartes indiquait comme sommet de cette noble passion de l'âme?

Oui, tous les ophtalmologistes dignes de ce nom sont aujourd'hui rangés à une véritable dévotion à vos idées; et s'il fallait ici les nommer tous, comme ils sont vraiment trop dans le monde, ma voix n'y suffirait pas. Mais chargé de vous parler ici au nom de vos amis et de vos admira-

teurs, laissez-moi vous dire combien et pourquoi j'aime tant à le faire ce soir.

Je suis comme notre éminent ami Edouard Herriot. Je hais la haine et la jalousie qui sont en tout destructives de force. J'adore, par contre, voir paraître l'amitié, qui crée l'admiration et la dévotion du cœur envers toute force qui la suscite. Et, au nom de tous, je tiens à déclarer que vous êtes l'une de ces forces créatrices. Vous avez provoqué l'universelle amitié de ceux qui contemplent et comprennent votre œuvre.

C'est donc en une langue universelle qu'il me faut exprimer cette commune pensée... Hélas! je ne connais pas la nouvelle du tout. Je n'en sais pas d'autre que notre vieille langue latine héréditaire. Je terminerai donc en vous acclamant, de la part de tous ceux qui, par le monde, comme moi, sont vos amis et vous admirent, tout simplement en latin selon l'antique tradition :

Vivat et floreat ad multos annos feliciter : — Justum èst !

Réponse de M. le Dr Dor

Mesdames, Messieurs, chers Amis !

Je suis profondément ému et touché de votre aimable attention et je suis particulièrement sensible au fait que l'initiative de cette fête a été prise par les professeurs officiels de l'ophtalmologie en France, auxquels se sont joints tous mes confrères spéciaux de Lyon, un grand nombre de ceux de Paris et de la province, les représentants les plus autorisés de notre science dans le monde entier et, enfin, de nombreux amis.

Je devrais avoir un mot de remerciement pour chacun d'eux en particulier, mais ce serait trop abuser de votre patience; je dois pourtant une mention spéciale aux pré-

sidents d'honneur, MM. Chauveau, Bouchard, de Lapersonne, Leber et Lépine, aux professeurs Rollet et Truc, et au secrétaire-trésorier. le Dr Dubreuil, car c'est à leurs efforts qu'est dû le brillant résultat de la fête de ce jour.

Je remercie aussi tout particulièrement MM. de Lapersonne, Truc, Motais et Chevallereau, qui n'ont pas craint de faire un grand voyage pour m'apporter l'expression de leur amitié.

Les souvenirs qui me lient à Lyon sont bien anciens. Bien que docteur en médecine, je n'avais pas encore passé les examens qui, seuls en Suisse, donnent le droit d'exercer notre art et j'avais surtout besoin de passer quelques mois dans un grand hôpital. Attiré par la réputation d'Amédée Bonnet je vins à Lyon ; malheureusement il mourut bientôt après, le 1er décembre 1858, mais je trouvai les beaux services de Barrier, Desgranges, Berne, Rollet, Diday, Bouchacourt, etc., et j'eus le privilège d'être admis comme interne bénévole et de vivre ainsi de cette vie admirable de l'internat qui n'a pas sa pareille à l'étranger. C'est là que je me liai particulièrement avec MM. Levrat-Perroton, Dussaud, Bonnes (de Nîmes), Laroyenne, Chabalier, Serrulaz, Lortet, Desprès, Viennois, Bouchard, Sabatier, Noack, Mayet, Leenhardt, enfin R. Tripier et Gignoux qui entraient dans l'internat.

C'est là, aussi, que je fis connaissance des anciens internes dont quelques-uns avaient déjà des services et que je citerai par ordre de leur ancienneté : les docteurs Dron, Bron, Pupier, Carrier, Ollier, Pravaz, Bondet, Lafaurie, les deux Meynet, Perroud, Gayet, Létiévant.

Ils sont malheureusement presque tous disparus, mais pendant cinquante ans j'ai gardé leur affection, et, plus tard, leur souvenir et c'est de tout cœur qu'au banquet de l'internat (octobre 1858), je me suis associé aux adieux de Levrat.

Vois, l'hirondelle au bord de la toiture
Ne chante plus; son cri c'est un murmure;
Petit oiseau, tu sens qu'il faut partir,
Tu l'as compris, l'automne va venir...
En voltigeant de fenêtre en fenêtre
Le père inquiet appelle ses petits,
Fait ses adieux au nid qui l'a vu naître,
Maudit le temps qui l'arrache au pays.

Ainsi, pour nous, amis, l'automne arrive.
De mon printemps j'entends sonner le glas;
Je voudrais rire, et ma muse plaintive
En vous quittant n'a plus ses vieux ébats;
De ces enfants qui dès ce jour s'envolent
Le rire a moins, il me semble, d'éclats,
Et pour adieux je n'ai qu'une parole :
L'interne meurt, mais l'ami ne meurt pas.

C'est à cette même époque que je fis la connaissance de Chauveau qui me permit de faire, sous sa direction, des expériences à l'Ecole Vétérinaire sur la pression intra-oculaire.

Vous comprendrez combien, après une amitié de plus d'un demi-siècle, je suis particulièrement heureux de remercier MM. Chauveau et Bouchard d'avoir bien voulu figurer dans les membres d'honneur de votre Comité.

Permettez-moi, maintenant, de jeter sur ma vie un regard en arrière pour expliquer que, si j'ai pu faire un travail utile, je le dois à des maîtres tels que l'on n'en rencontre pas toujours de semblables. L'idée de me vouer spécialement à l'étude des maladies des yeux me fut suggérée pendant mes études à l'Université de Zurich par le D[r] de Muralt qui me faisait assister à ses opérations; cependant, ce n'est qu'à Vienne que je trouvai des cours spéciaux chez

le professeur de Jäger que je suivis pendant six mois avant de venir à Lyon ; après cela, je passai près d'un an à Paris suivant les cliniques de Sichel et de Desmarres qui me demanda d'être son chef de clinique, mais en m'imposant la condition de ne jamais m'établir à Paris. Quoique je n'aie jamais eu cette intention je répondis que j'étais trop jeune pour me lier et je me décidai à me rendre à Berlin après avoir passé un mois à Londres au Moorfields Hospital avec MM. Bowman et Critchett, et trois mois à Edinburgh où j'eus encore le plaisir de voir le digne Mackenzie. A Berlin, j'eus pendant dix-huit mois le privilège de suivre les cliniques de de Graefe dont le génie a renouvelé l'ophtalmologie. La récente découverte de l'ophtalmoscope, par Helmholtz, nous ouvrait tous les jours de nouveaux horizons, et le temps était passé pour toujours où l'on pouvait écrire « l'amaurose est une maladie où le malade ne voit rien et le médecin non plus ».

Après dix-huit mois d'études spéciales à Berlin je croyais avoir fini mes études. J'allai faire mes adieux à de Graefe, lorsque celui-ci me dit : « Comment, vous partez demain pour la Suisse et moi je dois après demain aller à Nice pour une consultation. Vous attendrez bien un jour pour que nous puissions faire le voyage ensemble. » L'offre était trop tentante, il va sans dire que j'acceptai avec reconnaissance.

Ce voyage eut une grande influence sur mon avenir. En effet, de Graefe me questionnant sur mes intentions, je lui répondis que j'allais m'établir comme oculiste à Vevey, mais aussitôt il m'interrompit : « Mais vous n'avez pas fini vos études, vous n'avez pas été chez Donders. A l'avenir, tous les oculistes devront avoir été à Utrecht. » Donders venait, en effet, de publier ses travaux sur les « Anomalies de la Réfraction ». Huit jours plus tard j'étais à Utrecht. Le lendemain, en ouvrant son cours, Donders

dit à ses étudiants : Messieurs, nous avons l'honneur d'avoir chez nous un docteur étranger. A partir d'aujourd'hui je ferai tous mes cours en français. J'eus beau protester que je comprendrais vite le hollandais, il répondit : « Nous voulons qu'on sache que l'Université d'Utrecht est ouverte à tout le monde. Si demain il vient un Allemand ou après-demain un Anglais, je ferai mes cours en allemand ou en anglais. Nos étudiants doivent savoir ces trois langues ».

Et cela dura ainsi pendant trois mois, lorsque je fus rappelé à Berlin par une aimable lettre de de Graefe, m'annonçant qu'il avait invité pour trois semaines ses anciens assistants pour leur exposer les progrès de l'oculistique dans les dernières années. « Vous qui avez quitté Berlin, il y a seulement quelques mois, vous n'y apprendrez pas grand'chose de nouveau, mais cela vous intéressera, pourtant, de travailler en commun avec tous les futurs oculistes de notre époque. »

Il va sans dire que j'acceptai avec enthousiasme. Je trouvai à Berlin von Zehender, Liebreich, Schweigger, Mooren, Alfred Graefe, Horner, Jakobson, Alex. Pagenstecher, von Welz, Saemisch, W. Hess, Michaëlis, Bänziger, Leber, etc. Nous passions nos journées à la clinique de de Graefe, où nous devions chacun examiner et présenter quelques malades, et les cours avaient lieu tous les soirs, toujours dans un endroit différent, afin que de Graefe ne pût être dérangé par les appels de sa clientèle. Nous recevions, par exemple un billet « ce soir à 8 heures au Capkeller », un des restaurants souterrains de Berlin, où une chambre nous était réservée. Graefe choisissait un sujet, nous l'exposait ; on discutait pendant une à deux heures, puis il disait : « Maintenant, mes enfants, à souper ! » Le lendemain c'était à Charlottenburg, à une heure de Berlin ; il n'y avait ni chemin de fer ni tramway, nous

faisions le trajet en voiture et rentrions à une ou deux heures du matin. Une fois, il me dit : « Ce soir, c'est vous qui serez le professeur. Vous arrivez d'Utrecht, exposez-nous les derniers travaux de Donders ». Cette vie entraînante dura comme cela pendant quinze jours, qui furent les plus intéressants et les plus beaux de mes études médicales. Malheureusement de Graefe ressentait déjà les premières atteintes du mal auquel il devait succomber en 1870, à l'âge de quarante-huit ans ; il était vite essoufflé et, d'un commun accord, nous décidâmes de partir pour lui épargner tout le travail supplémentaire qu'il faisait pour nous.

Pendant les dix dernières années de sa vie, il nous convoqua régulièrement à Heidelberg pendant trois jours, au commencement du mois d'août; puis, comme notre nombre grandissait rapidement, il proposa, en 1863, la fondation de la « Société ophtalmologique de Heidelberg », qui est, non une Société allemande, mais une Société internationale, se réunissant chaque année, sauf celles des Congrès internationaux d'ophtalmologie, et qui nous convoque cette année à sa trente-huitième réunion. C'est là que nous rencontrions, Bowman, Critchett, Helmholtz, Donders, Arlt, Warlomont, Leber ; puis, plus tard, Swanzy, von Hippel, Fuchs, Hirschberg, Schmidt-Rimpler, Otto Becker, Javal, Ed. Meyer, Brettauer, Snellen, Landolt, Dufour, von Michel, Stilling, Bernheimer, et nos plus jeunes confrères Gullstrand, Carl Hess, Purtscher, Wagenmann, Dimmer.

Vous savez que, lorsque le 29 janvier 1883, Armaignac et Chibret nous convoquèrent à Paris pour la fondation de la Société française d'Ophtalmologie nous avons décidé, après une discussion assez vive, de l'organiser d'après les Statuts de Heidelberg et personne, je crois, ne le regrette aujourd'hui.

Le 18 mai 1860, établi comme oculiste à Vevey, j'entendis le premier coup de sonnette du premier client qui venait me consulter et j'eus bientôt une jolie clientèle, grâce surtout aux malades qui, ayant besoin de l'air de la Suisse, m'étaient adressés par mes maîtres : de Graefe, Arlt, Donders et d'autres confrères. Chaque année, au commencement d'août, nous nous retrouvions à Heidelberg. En 1863, je passai de nouveau huit jours à Utrecht pour publier en français la monographie que Donders voulait faire paraître en même temps en hollandais sur l'astigmatisme.

J'avais organisé des consultations gratuites à l'hôpital du Samaritain, où je faisais aussi des opérations, créé une clinique particulière, qui marchait à souhait, lorsque, en 1867, par la démission du professeur von Zehender, la chaire d'ophtalmologie à l'Université de Berne fut déclarée vacante.

Je ne me présentai point, mais le Doyen de la Faculté de Médecine m'informa qu'on me nommerait si je déclarais que j'accepterais un appel.

J'acceptai à la condition qu'on organiserait une clinique qui n'existait pas encore. Les commencements furent modestes : vingt lits, une salle de cours dans le bâtiment de la pharmacie de l'Etat. J'ai pourtant pu en dix ans y soigner 3.488 malades, faire 1.468 opérations et donner 25.000 consultations gratuites à 4.520 malades ambulants.

J'ai aussi aidé à préparer les plans de la section d'ophtalmologie au nouvel hôpital cantonal, lequel a été remplacé récemment par l'admirable clinique actuelle dirigée par le professeur Siegrist, et qui peut être classée au nombre des plus belles cliniques ophtalmologiques modernes.

A Vevey comme à Berne, j'avais de nombreux malades lyonnais. Ollier, Lortet, Chauveau et d'autres, même Gayet qui aspirait à une chaire de chirurgien, me laissaient

entrevoir que je pourrais entrer dans la nouvelle Faculté. Je me décidai donc à venir à Lyon, en promettant à Gayet de ne pas faire acte de candidature contre lui s'il n'obtenait pas la chirurgie. C'est ce qui arriva, Gayet dut prendre la chaire d'ophtalmologie, mais, malgré cela, je restai à Lyon et je ne l'ai jamais regretté.

MM. Richard-Cottin, M. J. Vignon, Mme E. Ferber et quelques autres amis m'aidèrent à fonder une clinique dans laquelle, du mois d'avril 1877 au 1er janvier 1912, j'ai eu à ma consultation gratuite 35.014 malades auxquels j'ai donné 297.619 consultations.

Je dois mentionner encore un travail auquel j'ai consacré beaucoup de temps. En 1882, avec mon meilleur ami le Dr Edouard Meyer de Paris, nous eûmes l'idée de faire profiter nos collègues français de notre connaissance des langues étrangères et nous fondâmes la *Revue générale d'Ophtalmologie*, qui leur permit de suivre le développement de notre spécialité dans le monde entier. Vingt ans nous travaillâmes ensemble avec la collaboration de nombreux collègues étrangers, lorsque j'eus la douleur de perdre ce précieux collaborateur.

Heureusement le professeur Rollet voulut bien prendre sa place dans la rédaction et, plus tard, le professeur Truc se joignit à nous. C'est ainsi que notre Revue a continué à paraître régulièrement et nous en sommes aujourd'hui au 31e volume.

Al Sro Cohendy mi respondas :

Kara Samideano, mi ĝojas ke vi rememoris en tiu-ĉi festtago nian karan lingvon, kaj niajn klopodojn por ĝin disvastigi. Mi dankas vin pri viaj tro grandaj laŭdoj, kiujn mi nur parte meritas : Vi opinias ke mi ne bezonis Esperanton por mi mem, ĉar mi konas kelkajn lingvojn. Mi ankaŭ tion opiniis ĝis mi vojaĝis en oriento de Eŭropo, en

Aŭstrio, Rumanujo, Turkujo kie post kelkaj horoj de vagonveturado, oni jam parolas alian lingvon. La Imperiestro de Aŭstrio devas paroli dek-sep lingvojn por interrilati kun siaj subuloj. Mi mem kvinfoje ne povis kompreni la demandojn, ĉar mi ne konis unu vorton de ĉeĥa, pola, serbkroata, rumana kaj turka lingvo. Mi do devis rekomenci studadon de novaj lingvoj, sed ĉar ekzistas nur kvar-cent-ok-dek-kvar en Eŭropo tio ne estas ebla; mi do turnis min al Esperanto, kaj la sperto montras ke per tiu ilo, ni povas nun vojaĝi tra la tuta mondo. Vivu do nia kara lingvo, kaj nia kara Majstro de kiu mi hieraŭ ricevis sekvantan leteron :

« Varsovio, 19 mars 1912.

« Tre estimata Doktoro !

« En la nomo de mia edzino kaj de mi mem mi sendas al vi mian koran gratulon pro via festo. Mi bedaŭras ke pro la iom tro granda malproksimeco mi ne povas ĉeesti persone en la rondo de la amikoj kiuj ĉirkaŭos vin en la festa tago, tamen spirite mi certe estos kun vi. Mi esperas, ke la datreveno de via naskiĝo ripetiĝos ankoraŭ multe da fojoj, kaj trovos vin ĉiam en la plej bona stato.

« Kun plej kora saluto,

« Via,

« L.-L. Zamenhof. »

Le Dr Dubreuil donne lecture des télégrammes et des lettres de félicitations, reçues par lui, pour être présentées au professeur Dor, et qui apportent à ce Maître des témoignages d'estime, d'amitié et d'admiration venus de tous les points du vieux et du nouveau continent.

L'Université de Berne à laquelle le Dr Dor appartint avant 1876, s'associe aux hommages par la lettre suivante de son Recteur.

Hochgeehrter Herr Professor

« Es gereicht mir zum grossen Vergnügen Ihnen zu Ihrem sechs und siebzigsten Geburstage die Glückwünsche der Universität Bern an der Sie 1867 bis 1876 mit Auszeichnung gewirkt haben und die Sie mit Stolz zu den ihrigen zählt, darzubringen.

« Mögen Sie den sechs und siebzigsten Geburstag in guter Gesundheit und dankbarem Rückblick auf ein erfolgreiches Wirken feiern und möge Ihnen noch eine lange Reihe schöner Jahre beschieden sein !

« Professeur Dr Marti. »

Des télégrammes de félicitations vinrent dont nous citons les signataires :

Professeur-Dr Bürgi, doyen de la Faculté de médecine de Berne ;

Clinique ophtalmologique de la Faculté de Berne ;

Professeur et Mme Siegrist, de *Berne ;*

Eloui Pacha, du *Caire ;*

Lyder Borthèn, de *Trondhjem* (Norvège) ;

Professeur Wicherkiewicz, de *Cracovie ;*

Professeur Parisotti, de *Rome ;*

Professeur Bernheimer, d'*Innsbrück ;*

Dr Purtscher, de *Klagenfurt ;*

Dr Prokopenko, de *Charkow* (Russie) ;

Drs Chybszynski, Robin, Alexander et Léon Zamenhof, de *Varsovie ;*

Professeur Roux, de *Lausanne ;*

Professeur Cart, de *Paris ;*

Société d'Ophtalmologie de Paris ;

Dr Nicati, de *Marseille ;*

Dr Moreau, de *Saint-Etienne ;*

Général et Mme Peloux ;

M. et Mme Van Muyden, de *Lausanne ;*
Mlle Stilling, de *Berlin ;*
Dr Morax et Mlle Reymond, de *Morges.*

Des lettres dont nous citons les signataires remplacèrent ceux que la distance avaient empêchés d'assister à cette cérémonie :

M. Lutaud, Gouverneur général de l'*Algérie ;*
Professeur Joubin, Recteur de l'Université de *Lyon ;*
Professeur Cazeneuve, sénateur du Rhône;
Professeur Beauvisage, sénateur du Rhône ;
Général Sébert, de *Paris ;*
Professeur Chauveau, membre de l'Institut ;
Professeur Bouchard, membre de l'Institut ;
Docteur Lucas-Championnière, de *Paris ;*
Professeurs Uhthoff, de *Breslau ;*
— Leber, de *Heidelberg ;*
— Fuchs, de *Vienne ;*
— Swanzy, de *Dublin ;*
— Stilling, de *Strasbourg ;*
— Axenfeld, de *Fribourg en Brisgau ;* Wagenmann, de *Heidelberg ;* Dimmer, de *Vienne ;*
— Adelheim, de *Moscou ;*
— J. Coppez, de *Bruxelles ;*
— Revilliod, de *Genève ;*
— R. Lépine, R. Tripier, Teissier, Monoyer, Guiart, de *Lyon ;*
Drs Eloui Pacha, Garabedian, du *Caire ;*
— Duboys de Lavigerie, Landolt et Péchin, de *Paris ;*
— Aubineau, de *Brest ;*
— Bourgeois, de *Reims ;*
— Guichard, de *Paray-le-Monial ;*
— Plantier, d'*Annonay ;*

Drs Cuénod, de *Vevey ;*

— Plitt, de *Nuremberg ;*

— F. Arloing, G. Carrier, Chatin, Garel, Coronat, Curtil, J. Lépine, Leriche, Levrat, Sargnon, Alamartine, Mardellis, de *Lyon ;*

MM. Maurice Courant, Ernest Oberkampff, Drudin, Mme Desparmet-Ruello, Mme Ernest Ferber, de *Lyon ;* M. et Mme P. Guillemaud, de *Paris ;* Mme Seriziat, de *Bourg ;* M. et Mme Busk, de *Copenhague ;* Mme White-Hutchinson, M. Eric Hutchinson, de *Berne.*

Enfin le Professeur Dor, termina par ces quelques paroles :

Il me reste un dernier devoir, très agréable : c'est d'exprimer ma profonde reconnaissance aux orateurs, qui m'ont adressé des paroles trop louangeuses, mais si pleines d'affection que j'en suis profondément touché, MM. Rollet, de Lapersonne, Motais, Cohendy et spécialement MM. Herriot et Renaut, enfin à notre secrétaire le Dr Dubreuil ; je dois y joindre tous mes collègues et amis, de près et de loin, qui ont bien voulu, par leur souscription, leurs télégrammes et leurs lettres, me donner un témoignage d'estime auquel je suis particulièrement sensible, et enfin aux dames ici présentes, qui par le concours de leur grâce et de leur beauté ont contribué à embellir cette grande fête.

A tous et à toutes, du fond du cœur, Merci !

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

Dr Abadie (Ch.), Paris.
Dr Adelheim, Moscou.
M. Achard (Ed.), Lyon.
Dr Alamartine, Lyon.
Dr Albertin, Lyon.
Profr Angelucci (A.), Naples.
Dr Antonelli, Paris.
Profr Appleton (Ch.), Lyon.
Profr Appleton (J.), Lyon.
Dr Arcelin, Lyon.
Dr Arloing (F.), Lyon.
Dr Ascunce (R.), Bilbao.
Dr Aubineau, Brest.
Dr Audry (J.-B.), Lyon.
Dr Augier, Philippeville.
Dr Aurand, Lyon.
Profr Axenfeld, Fribourg en Brisgau.
M. Barbezat, Lyon.
Profr Bard (L.), Genève.
Dr Barde, Genève.
Dr Barral, Lyon.
Profr Baudry, Lille.
Profr Beauvisage, Lyon.
Mlle Bellet (Er.), Paris.
Dr Belous, Miribel.
Dr Bérard, Angoulême.
Dr Bérard, Lyon.
Profr St. Bernheimer, Innsbrück.
Dr Bettremieux, Roubaix.
Dr Bianchi, Lyon.
M. Bicknell (Cl.). Bordighera.
Dr Bonnaud, Roanne.
M. Borel (J.), Berlin.
Dr Borry, Lyon.
Dr Lyder Borthèn, Trondhjem (Norvège).
Profr Bouchard, Paris.
Dr Bouveret, Lyon.
Dr Bourgeois, Reims.
M. Buenzod, Lyon.
M. Busck (G.), Copenhague.
M. Byse (Ch.), Lausanne.
Dr Cade, Lyon.
Profr Caillemer, Lyon.
Dr Calderon, Lima.
Dr Capony, Roanne.
Dr Carle, Lyon.
Dr Carrier, Lyon.
Dr Carry, Lyon.
Profr Cazeneuve, Lyon.
Dr Chabalier, Lyon.
Dr Chambard-Hénon, Lyon.
Dr Chandelux, Lyon.
M. Chantre, Lyon-Ecully.
Dr Chapotot, Lyon.
Dr et Mme Chatenay, Lausanne.
Dr Chatin, Lyon.
Dr Chaumier, Lyon.
Dr Chauvet, Royat.

Prof^r CHAUVEAU, Paris.
M. et Mme CHAVANNES, Fontenay-aux-Roses.
Dr CHEVALLEREAU, Paris
Sir Anderson CRITCHETT Bar^t, Londres.
Dr CHYBSZYNSKI, Varsovie.
M. CLASSE (J.), Paris.
Prof^r COHENDY (E.), Lyon.
Dr CONDAMIN, Lyon.
Dr COPPEZ (J.), Bruxelles.
Dr COPPEZ (H.), Bruxelles.
Dr CORONAT, Lyon.
Dr COSSE, Tours.
Dr COTTE, Lyon.
Dr COULOMB, Paris.
Prof^r COURANT, Lyon-Ecully.
Dr CUÉNOD, Vevey.
Dr CUÉNOD, Tunis.
Dr CURTIL, Lyon.
Prof^r CURTILLET. Alger.
M. DE CUSSAC, Sens.
Dr CUSSET, Lyon.
Dr DARIER, Paris.
M. DEGON, Douai.
Dr DELORE, Lyon.
Mme DESPARMET-RUELLO, Lyon-Villeurbanne.
Prof^r DEUTSCHMANN, Hambourg.
Dr DEVIC, Lyon.
Dr DIDIER, Menton.
Prof^r DIMMER, Vienne (Autriche).
Dr DOLARD, Lyon-Villeurbanne.
Dr DOMEC, Dijon.
D^r DOR (L.), Lyon.
Mlle DOR (L.), Vevey.
Dr DORNIER, Lyon.
Dr DRANSART, Somain (Nord).
M. DRUDIN, Lyon.
Dr DUBOYS DE LAVIGERIE, Paris.
Dr DUBREUIL, Lyon.
Mme DUFOUR, St-Jean-le-Vieux (Ain).
Dr DUFOUR (O.), Lausanne.
Dr DUFOURT, Lyon.
Dr DUMAREST, Hauteville (Ain).
Dr DUPUY-DUTEMPS, Paris,
Mme DUVOY, Lyon.
Dr ELIASBERG, Riga.
Son Exc. ELOUI PACHA, le Caire.
ESPERANTA LIGILO, Paris.
Prof^r FABRE, Lyon.
Mme FABRE, Cerveyrieu (Ain).
M. FERBER (Ch.), Lyon.
Mme FERBER-DOBLER, Lyon.
Dr FEUILLADE, Lyon.
Dr FISHER, Tiflis.
Mme FOA, Paris.
Dr FRANÇON, Paris.
Dr FRENKEL, Toulouse.
Dr FROMAGET, Bordeaux.
Prof^r FUCHS, Vienne (Autriche).
Dr GANGOLPHE, Lyon.
Dr GARABEDIAN, le Caire.
Dr GAREL, Lyon,
Dr GAYET, Lyon.
Dr GÉLIBERT, Lyon.
Dr GENDRE, Toulouse.
Dr GENET, Lyon.
Prof^r GÉRARD, Lyon.
Dr GLOOR-LARGIADER, Soleure (Suisse).
Prof^r GOLDZIEHER, Budapest.
Prof^r GOLOVINE, Moscou.
Dr GOUILLIOUD, Lyon.
Dr GRADLE, Chicago.
Dr GRANDCLÉMENT (E.), Lyon.
Dr GRANDCLÉMENT (L.), Lyon.
Prof^r GREEFF, Berlin.
M. GREYLOZ, Ollon (Suisse).
Dr GROS, Lyon.

Prof[r] E. de Grosz, Budapest.
Prof[r] Guiart, Lyon.
D[r] Guichard, Paray - le - Monial (Saône-et-Loire).
M. Guillemaud, Paris.
Prof[r] Henschen, Stockholm.
Prof[r] Hess, Würzburg.
Prof[r] Hirschberg, Berlin.
D[r] Hogg, Lanceston (Tasmanie).
D[r] Howe, Buffalo-New-York.
D[r] Imre, Koloszvar (Hongrie).
D[r] Irrmann, Thizy (Rhône).
Prof[r] Jaboulay, Lyon.
D[r] Jacqueau, Lyon.
D[r] Jamin, Lyon.
Prof[r] Jessop, Londres.
M[me] de Joannis de Dietrich, Neuilly-sur-Seine.
D[r] Jocqs, Paris.
Prof[r] Joubin, Recteur, Lyon.
M[me] Junck (R.), Bordighera.
D[r] Jung, Cologne.
D[r] Kalt, Paris.
D[r] Kœhler, Lyon.
D[r] Koposov, Simbirsk (Russie).
Prof[r] Lacassagne, Lyon,
Prof[r] Lagleyze, Buenos-Ayres.
Prof[r] Lagrange, Bordeaux.
D[r] Lakah, Paris.
Prof[r] Landolt, Strasbourg.
D[r] Landolt, Paris.
D[r] Lannois, Lyon.
Prof[r] de Lapersonne, Paris.
D[r] Laroyenne, Lyon,
D[r] Lauber, Vienne (Autriche).
D[r] Lawford, Londres.
Prof[r] Leber, Heidelberg.
Prof[r] Legrand, Lyon.
D[r] Lelorrain, Lyon.
Prof[r] Lépine (J.), Lyon.
Prof[r] Lépine (R.), Lyon.
D[r] Leriche, Lyon.
Prof[r] Lesbre, Lyon.
Prof[r] Lesieur, Lyon.
D[r] Levrat, Lyon.
Lingvo internacia et Juna Esperantisto, Paris.
M[me] Lortet, Lyon.
D[r] Lucas-Championnière (Just), Paris.
M. Lutaud, Alger.
D[r] Lyonnet, Lyon.
D[r] Mardellis, Lyon.
D[r] Masson, Lyon.
D[r] Martin (E.), Lyon.
D[r] Martin (F.), Lyon.
D[r] Mayet (L.), Lyon.
D[r] Mawas, Paris.
D[r] Menacho, Barcelone.
D[r] Michaud, Chambéry.
D[r] Michon, Lyon.
M. Monod, Caluire.
D[r] Monod, Lyon.
Prof[r] Monoyer, Lyon.
D[r] Morax, Paris.
D[r] Moreau, Saint-Etienne.
Prof[r] Motais, Angers.
D[r] Mouriquand, Lyon.
Prof[r] Muret, Lausanne.
Murray Esq[re], Londres.
D[r] Mybs, Altona.
Prof[r] Nettleship, Londres.
D[r] Nicati, Marseille.
Prof[r] Nicolas, Lyon.
M. Oberkampff, Lyon-St-Rambert.
Prof[r] Offret, Lyon.
M[me] Ollier, Lyon.
Prof[r] Parisotti, Rome.
D[r] Patel, Lyon.
D[r] Patry, Genève.

Prof^r^ Paviot, Lyon.
Dr Péchin, Paris.
Général Peloux, Simandre (Ain).
Dr Pergens, Maeseyck.
Profr et Mme Pic (A.), Lyon.
Profr Pic (P.), Lyon.
Profr Pierret, Lyon.
Dr Piéry, Lyon.
Dr Plantier, Annonay.
Dr Plitt, Nuremberg.
Profr Plumhof, Vevey.
Dr Polack, Paris.
M. Polgar, Paris.
Profr Pollosson (A.), Lyon.
Dr Pomme, Givors (Rhône).
Dr Pont, Lyon.
Dr Pouzet, Cannes.
Dr Proby, Lyon-Oullins.
Dr Prokopenko, Charkow.
Mme Zénon Pupier, Lyon.
Dr Purtscher, Klagenfurt.
M. et Mme Ranfaing-Zabilon d'Her, Lyon.
Profr Recoura, Grenoble.
Dr Redslob, Strasbourg.
Dr Regaud, Lyon.
Profr Renaut, Lyon.
Dr Revilliod, Genève.
M. A. Rey, Lyon.
Mme Richard, Lyon.
Dr Rossier, Vevey.
Profr Schmidt-Rimpler, Halle a.-d.-Saale.
Dr Rivière, Lyon.
Dr Robin, Varsovie.
Dr Rochet, Lyon.
Profr Rohmer, Nancy.
Profr Rollet, Lyon.
M. Rollet de l'Isle, Paris.
Profr Roque, Lyon.
Dr Rossigneux, Lyon.
Profr Roux, Lausanne.
Dr Salva, Grenoble.
Dr Sargnon, Lyon.
Dr Schieck, Göttingue.
Profr Schiötz, Christiania.
Général Sébert, Paris.
Profr Siegrist, Berne.
Dr Sigaud, Lyon.
Dr Simon, Magdebourg.
Profr Snellen, Utrecht.
Société française des Chrysanthémistes, Lyon-Monplaisir.
Mme Souchon, Lyon.
Profr Soulier, Lyon.
Mme Steiner-Pons, Lyon.
Dr Stephani, Montana-Vermala.
Dr Stephenson, Londres.
Mme Stilling, Lausanne.
Profr Stilling, Strasbourg.
Mme de Stietencron, Lausanne-Crissier.
Profr Stoïcesco, Bucarest.
Dr Swanzy, Dublin.
Profr de Szily, Budapest.
Dr Ad. de Szily, Budapest.
Dr Tournade, Lyon.
Dr Tournier, Lyon.
Dr Tellier (C.), Lyon.
Dr Tellier (J.), Lyon.
Dr Terrien, Paris.
Dr Terson, Paris.
Dr Terson, Toulouse.
Profr Teissier, Lyon.
Profr Testut, Lyon.
Dr Thevenot, Lyon.
Dr Tixier, Lyon.
Profr Tripier, Lyon.
Profr Truc, Montpellier.
Dr Tschistjakoff, Tomsk.

Profr Uhthoff, Breslau.
Dr Usher, Aberdeen.
Dr Van Schevensten, Anvers.
Mlle Varin de Noidans, Paris.
Profr Vautier, Lyon.
Dr Verrière, Lyon.
Dr Vignard, Lyon.
M. Vignon, Lyon.
Dr Vincent, Toulon.
Profr Wagenmann, Heidelberg.
Dr Wagner, Berlin.
Mlle de Watteville, Lyon.
Profr Weill, Lyon.
Dr Weill, Strasbourg.
M. et Mlle Wenger, Lyon.
Profr Wicherkiewicz, Cracovie.
Dr Wood, Chicago.
Profr Woodhead, Cambridge.
Dr Wygodsni, St-Pétersbourg.
Dr Zamenhof (Al.), Varsovie.
Dr Zamenhof (L.), Varsovie.
Dr Zamenhof (L.-L.), Varsovie.
Profr von Zehender, Warnemünde.
Dr Ziem, Dantzig.

Lyon. — Imprimerie A. Rey, 4, rue Gentil. — 61433